

Écoféminisme, hydroféminisme et art: de l'importance des émotions face aux changements climatiques

Laëtitia Marc

Candidate au doctorat en anthropologie à l'Université Laval

RÉSUMÉ

Cet article de réflexion propose une analyse écoféministe et hydroféministe de l'importance de l'art, et plus largement des émotions, dans les réflexions sur les changements climatiques. Tout d'abord, je suggère d'abandonner les multiples dualismes présents dans la pensée occidentale. En effet, ces dualismes contribuent non seulement à la subordination des femmes et des minorités, mais aussi à une conception erronée de la raison qui, isolée des émotions, nous conduit vers une forme de déni écologique. Ensuite, j'expose la théorie hydroféministe qui perçoit l'eau comme l'élément commun du monde. J'illustre cette analyse de quelques exemples concrets d'art écoféministe ou hydroféministe. À travers cet article, mon objectif est de proposer une autre façon d'être au monde.

Mots-clés: écoféminisme, hydroféminisme, art, changements climatiques

ABSTRACT

This reflective article offers an ecofeminist and hydrofeminist analysis of the importance of art, and more broadly of emotions, in climate change thoughts. First, I suggest abandoning the multiple dualisms found in Western thought. Indeed, those dualisms contribute not only to the subordination of women and minorities, but also to an erroneous conception of reason, which, isolated from emotions, is leading us towards a form of ecological denial. Then, I introduce the hydrofeminist theory which perceives water as the common element of the world. I illustrate this analysis with a few concrete examples of ecofeminist or hydrofeminist art. Through this article, my goal is to offer another way of being in the world.

Key Words: ecofeminism, hydrofeminism, art, climate change

Écoféminisme, hydroféminisme et art: de l'importance des émotions face aux changements climatiques ?

Introduction

« La forme dominante de la raison est-elle dangereuse pour la survie ? » (Plumwood, 2002). Cette question de Val Plumwood m'interpelle dès le début de ma recherche doctorale en anthropologie en 2019¹. La philosophe écoféministe défend l'idée que notre conception occidentale de la raison est non seulement erronée, mais qu'elle a participé à la construction d'une forme dangereuse de déni écologique (Plumwood, 2002). Et, en effet, n'êtes-vous pas surpris-e-s par le sentiment d'apathie qui semble s'emparer de la population après la publication de chaque nouveau rapport du GIEC ? Alors que le dernier en date, publié en trois volets (IPCC, 2021, février 2022, avril 2022), conclut que les impacts des changements climatiques s'intensifient, il semble régner une sorte de déni au sein de la classe politique, un déni non de la réalité des changements climatiques, mais plutôt de l'urgence d'agir.

Quelle est l'origine de ce déni ? Le dualisme raison/émotions, caractéristique de nos sociétés occidentales, participe-t-il au sentiment d'apathie de la classe politique et d'une partie de la population ? L'art provoque des émotions chez le public: constitue-t-il un initiateur de changement face à la crise environnementale ? Quel lien l'art entretient-il avec les théories écoféministes ?

Cet article de réflexion n'a pas la prétention de fournir un tour d'horizon complet de l'art écologique ou de son importance dans les réflexions face aux changements climatiques, mais plutôt de présenter une analyse écoféministe et hydroféministe de la pratique artistique afin de mieux comprendre les liens entre art, genre et changements climatiques. L'objectif est ici de présenter les nouvelles visions sensibles du monde introduites par ces théories. Je commencerai par analyser les dualismes de la pensée occidentale, puis j'introduirai quelques éléments sur l'art écoféministe. Dans un second temps, je présenterai l'hydroféminisme, puis je l'illustrerai de deux exemples.

¹ Ma recherche doctorale porte sur l'engagement environnemental des femmes autochtones de l'Arctique, et interroge les liens entre la construction de l'engagement environnemental, le discours des femmes autochtones de l'Arctique et les théories écoféministes anticoloniales.

Abandonner l'opposition raison/émotions: une proposition écoféministe

La pensée occidentale est empreinte de dualismes: homme/femme, culture/nature, ou encore, raison/émotions. La science apparaît comme une activité masculine associée à la raison et la culture ; tandis que l'art apparaît comme une activité féminine associée aux émotions et à la nature (Plumwood, 2002). Ces oppositions favorisent la subordination des femmes, mais aussi de la nature. Là se situe d'ailleurs le cœur de la pensée écoféministe qui perçoit « une connexion entre l'exploitation et la dégradation du monde naturel et la subordination et l'oppression des femmes » (Mellor, 1997, p. 1).

Dans son livre *Environmental Culture: The ecological crisis of reason*, Val Plumwood, présente l'argument qui constitue le cœur de cette réflexion: la pensée raisonnée, éloignée de toute émotion, est en réalité irrationnelle (Plumwood, 2002). Elle la qualifie de « sado-impassible² », terme référant à une personne qui ne ressent rien là où elle devrait ressentir quelque chose, et qui perçoit les émotions comme dangereuses, car incontrôlables (Plumwood, 2002). Pour le bien des êtres de la terre, elle propose de rejeter ces formes écologiques sado-impassibles pour des formes « rationnelles et sociales communicative et bienveillantes [...] qui affirment et nourrissent la terre » (Plumwood, 2002, p. 42).

Il est ainsi suggéré que la raison et les émotions ne seraient pas des opposés incompatibles (Plumwood, 2002), mais devraient agir en tandem (Kretz, 2017). La philosophe Sarah Ahmed (2004) propose également d'abandonner le dualisme raison/émotions. Il ne s'agit alors pas de défendre le féminisme comme rationnel plutôt qu'émotionnel: un tel argument reviendrait à affirmer l'opposition entre les deux, opposition qui participe à la subordination des femmes (Ahmed, 2004). Il s'agit plutôt de percevoir la rationalité dans les émotions et les émotions dans la rationalité (Ahmed, 2004). Les deux sont intrinsèquement liés, car la connaissance ne peut être séparée des sensations (Ahmed, 2004).

L'art en tant que vecteur d'émotions est indissociable de la connaissance rationnelle. L'art participe à se reconnecter à ses émotions, à retrouver ce que Lisa Kretz appelle une « honnêteté émotionnelle », c'est-à-dire un état dans lequel les émotions ne sont pas réprimées, niées ou ignorées (Kretz, 2017). Là où le rationalisme sado-

² « Sado -dispassionate » en anglais, j'adopte la traduction de Layla Raïd (2015).

impassible est rhétoriquement insuffisant pour inspirer l'action face aux changements climatiques (Gaard, 2017), l'art est perçu par les écoféministes comme un catalyseur essentiel du changement au lieu d'une simple activité parallèle à l'activité politique (Orenstein, 1990). L'art participe aussi à célébrer l'interconnexion de toutes les choses (Orenstein, 1990), c'est-à-dire à dépasser les dualismes inhérents à la culture occidentale.

En cela, l'art propose une voie plus inclusive (Branagan, 2005). Et, en effet, l'art parle universellement en proposant une communication au-delà des frontières: l'art touche un large public, directement ou grâce à l'attention médiatique qu'il peut susciter (Branagan, 2005).

Art écoféministe et changements climatiques

Si les écoféministes sont convaincues de l'importance d'intégrer les émotions – et donc l'art – dans les réflexions sur les changements climatiques, les artistes parmi elles ne se contentent pas d'énoncer des théories, mais s'inscrivent dans un mouvement d'art écologique: l'art écoféministe.

Toute œuvre d'art écologique relève-t-elle de l'art écoféministe ? L'art écologique est une évolution du courant de l'art environnemental qui témoigne de l'évolution des préoccupations écologiques. L'art écologique s'empare du sujet des changements climatiques, mais se distingue « par un profond respect de l'environnement lors des créations artistiques » (Clavel, 2012, p. 440). L'art écologique casse aussi les codes traditionnels de l'art: il se développe le plus souvent à l'extérieur par le biais d'installations qui se veulent universelles. De fait, il se vend difficilement (Ardenne, 2018). Il s'éloigne alors de la logique capitaliste qui domine l'univers artistique.

L'art écoféministe est un genre d'art écologique. Il partage les caractéristiques ci-dessus, mais les combine avec les théories écoféministes (Wildy, 2011). Les artistes de l'art écoféministe contemporain s'intéressent à la façon dont régénérer la terre, et guérir la planète qu'elles considèrent détruite par le patriarcat (Orenstein, 2003). Elles établissent une relation avec la nature, notamment en entamant des réflexions sur la façon dont l'artiste peut collaborer avec la terre pour créer un visuel qui permet de nous

faire comprendre de notre position *au sein* de la nature (Orenstein, 2003), non comme *maître* de la nature.

L'art écoféministe diffère de l'art écologique en ce qu'il propose une nouvelle voie résolument tournée vers les vivants et les non-vivants: il abandonne lui aussi les catégories dualistes de la pensée occidentale. Il ne milite pas seulement pour la protection de la nature, mais pour une vision de la nature ontologique. Gloria Feman Orenstein (2003), spécialiste de l'art écoféministe, offre quelques exemples de formes artistiques chères aux artistes écoféministes: « aménagements artistiques, sites de purification d'eau, sculptures de terre, et projets de régénération de la terre » (p. 105). Elle illustre son propos de nombreux exemples, dont l'œuvre *Duck Island* (1998) de Lynne Hull, une sculpture flottante qui peut accueillir plusieurs espèces aquatiques (Orenstein, 2003). Dans l'art écoféministe de Lynne Hull, les animaux deviennent partie intégrante de l'œuvre. Son travail permet de tisser des liens entre les espèces, de les préserver, et de sensibiliser à leur préservation (Orenstein, 2003). Les écoféministes, plus que de proposer des arguments pour l'importance de l'art dans les changements climatiques, ont donc développé un mouvement artistique en écho avec les théories qu'elles défendent. Elles se réapproprient aussi un mouvement d'art écologique généralement dominé par les hommes (Wildy, 2011).

[De l'écoféminisme à l'hydroféminisme: vers un art transnational, anticapitaliste et anticolonial](#)

Face au nombre croissant d'artistes écoféministes qui s'emparent de la question de l'eau dans leurs œuvres, l'hydroféminisme vient apporter de nouvelles clés de lecture. Il propose notamment de repousser encore plus loin les frontières entre les vivants et les non-vivants à travers un élément commun: l'eau. « We are all bodies of water »: ces six petits mots constituent la première phrase de l'essai *Hydrofeminism: Or, On Becoming a Body of Water* d'Astrida Neimanis (2012), dans lequel la philosophe introduit le concept d'« hydroféminisme ». Ils constituent aussi le cœur de son argument: l'eau compose soixante à quatre-vingt-dix pour cent de notre matière corporelle (Neimanis, 2012), elle compose le vivant et le non-vivant, les animaux, les plantes, comme l'environnement. Nous sommes connectés corporellement par l'eau, nous sommes une communauté

aqueuse au sein de laquelle la distinction entre les humains et les non-humains devient floue: nous vivons dans un commun aquatique, où le nourrisson boit la mère, la mère avale le réservoir, le réservoir est reconstitué par la tempête, la tempête imprègne l'océan, l'océan nourrit les poissons, les poissons sont consommés par la baleine. La transmission de notre eau à un autre est nécessaire à la conservation de ce commun (Neimanis, 2012).

Pour Astrida Neimanis, c'est dans ce commun situé aux confins du confortable, que nous pouvons nous ouvrir à l'altérité, c'est-à-dire à d'autres manières d'être au monde (Neimanis, 2012). Et, en effet, l'eau participe à effacer les catégories des domaines de la pensée sociale, politique, philosophique, environnementale et féministe (Neimanis, 2012). Il ne s'agit pas pour autant de nier les différences entre les vivants, entre les non-vivants et entre les vivants et les non-vivants. En nous affirmant comme des « corps d'eau », plutôt comme de « l'eau » informe, Astrida Neimamis reconnaît la différence des corps. En d'autres termes, nous sommes liés dans une relation aqueuse entre des corps de différence (Denning, 2022). L'hydroféminisme cherche à mettre en avant notre connectivité malgré et avant nos différences intersectionnelles (Denning, 2022).

L'hydroféminisme est lié au concept d'« écotone ». L'écotone réfère à une zone de transition entre deux écosystèmes adjacents, par exemple un estuaire où la terre rencontre l'eau (Neimanis, 2012). Astrida Neimanis perçoit l'écotone comme plus qu'une simple séparation ou connexion: c'est une zone « de fécondité, de créativité, de transformation ; de devenir, d'assembler, de multiplier ; de diverger, de différencier, d'abandon » (Neimanis, 2012, p. 108). L'écotone représente la zone où se rencontrent nos corps d'eau. Cette zone représente notre maison, c'est un « entre deux » (Neimanis, 2012, p. 108). C'est dans cet entre-deux que l'hydroféminisme rejoint l'écoféminisme dans sa proposition d'abandonner les dualismes de la pensée occidentale. Pour Astrida Neimanis (2012), nous devons apprendre à vivre dans cet entre-deux, « entre nature et culture, entre biologie et philosophie, entre l'humain et tout ce à quoi nous nous heurtons, tout ce dont nous nous protégeons désespérément, tout ce que dont dans quoi nous nous jetons, naufragés et téméraires, regardant fascinés nos peaux devenir plus fines » (p. 108). En d'autres termes, l'hydroféminisme connecte les vivants et les non-vivants dans

des zones de rencontre où nos corps d'eau, malgré leurs différences, apprennent à vivre ensemble jusqu'à ce que les frontières de ces mêmes corps s'affinent. L'hydroféminisme nous définit comme partie de la nature, non comme maître de la nature. En cela, l'hydroféminisme est transnational, transspéciste, transcorporel, anticapitaliste et anticolonial. Ce n'est pas un concept fixe (Denning, 2022), mais une façon de devenir au monde.

Art hydroféministe et changements climatiques

L'art hydroféministe s'inscrit ainsi dans les théories développées ci-dessus. L'eau est perçue comme « le plus vital des matériaux, une figure centrale de l'ère de la crise climatique » (Bailey-Charteris, 2021, p. 431). De nombreuses artistes développent des méthodes collaboratives avec l'eau (Bailey-Charteris, 2021) ou s'emparent de l'eau dans leurs œuvres.

Une des premières installations que l'on peut considérer comme hydroféministe est l'œuvre *Ocean Landmark* (1978-1980) de Betty Beaumont. L'artiste originaire de Toronto, mais résidant à New York s'associe en 1978 avec une équipe de scientifiques pour transformer les déchets d'une centrale hydroélectrique en blocs de charbon, ensuite transportés à 40 miles du port de New York (Kemp, 2004). La particularité de l'œuvre est qu'elle n'est pas directement visible par le public – elle est sous-marine – mais, selon l'artiste, elle peut être « visualisée » (2004). L'œuvre s'est transformée au fil des années en un écosystème riche, elle est même qualifiée de « paradis des poissons » (2004). *Ocean Landmark* participe au recyclage de déchets, réinvente un habitat pour les poissons et continue de nourrir les humains. L'œuvre participe aux connexions entre corps d'eau décrites par la théorie hydroféministe tout en proposant des alternatives écologiques.

Un second exemple d'art hydroféministe est le poème *Rise: From One Island to Another* (2018) d'Aka Niviâna, Inuk du Groenland, et Kathy Jetñil-Kijiner, poète des Îles Marshals. Le poème sous forme de performance vidéo (6 min 31 s) est une initiative d'une organisation non gouvernementale climatique, *350.org*, fondée en 2007 par le journaliste Bill McKibben. Jamey Hamilton Faris, professeure d'art contemporain, en propose une analyse hydroféministe détaillée (Faris, 2019). Elle démontre notamment que les deux jeunes femmes sont parvenues à créer un poème qui aborde le colonialisme,

mais aussi les représentations contemporaines du climat, tout en démontrant leur agencéité en tant que femmes autochtones et artistes (Faris, 2019). Et, en effet, la vidéo met en scène les deux poètes, l'une s'adressant à l'autre depuis un glacier qui fond, l'autre depuis une île menacée par la montée des eaux. Plutôt que de se poser en victimes de l'eau, les deux jeunes femmes se définissent comme faisant partie de leur environnement dans lequel l'eau occupe une place dominante. Jamey Hamilton Faris qualifie cette perspective d'hydro-ontologique (Faris, 2019). La vidéo illustre aussi la sororité entre les deux femmes qui se rencontrent malgré leurs différences. Là encore, l'hydroféminisme est très présent: elles sont originaires de deux peuples différents, l'une au Nord, l'autre au Sud, mais sont liées par l'eau, qui les unit dans une solidarité translocale.

Conclusion

Les théories écoféministes proposent de s'éloigner des dualismes dommageables de la pensée occidentale, de reconnecter raison et émotions et de s'ouvrir à l'art. Il existe une pluralité de formes d'art écoféministe et hydroféministe. Les exemples développés ci-dessus ne constituent qu'une brève introduction à ces œuvres qui, plus que des vecteurs d'émotions, nous apprennent de nouvelles façons d'être au monde. Être parmi les vivants et non-vivants. Être un corps d'eau, vers une unité salvatrice. Être dans des écotones, zones de rencontres des différences. Être inconfortable parfois, être sensible toujours. Être pour pouvoir espérer, pour pouvoir rêver, pour pouvoir imaginer un autre monde, respectueux de l'environnement et des différences. Parce que de notre capacité de changer notre rapport au monde, dépend notre avenir.

Références

- Ahmed, S. (2004). *The cultural politics of emotion*. Edinburgh University Press.
- Ardenne, P. (2018). L'art de l'anthropocène est un art de combat. *Le blog de Paul Ardenne*.
- Bailey-Charteris, B. (2021). Revealing the hydrocene: Reflections on watery research. *Przegląd Kulturoznawczy*, 2(48), 431-445.
- Clavel, J. (2012). L'art écologique : une forme de médiation des sciences de la conservation ? *Natures, Sciences, Sociétés*, 20(4), 437-447.
- Denning, L. R. (2022). *Developing a hydrofeminist art practice: Bodies, spaces, Practices* [Thèse en sciences humaines]. Bath Spa University.
- Faris, J. H. (2019). Sisters of ocean and ice: On the hydro-feminism of Kathy Jetñil-Kijiner and Aka Niviâna's Rise: From one island to another. *Shima, The International Journal of Research into Island Cultures*, 13, 76-99.
- Gaard, G. (2017). *Critical Ecofeminism*. Lexington Books.
- IPCC, (2021). *Climate change 2021: The physical science basis*.
https://report.ipcc.ch/ar6/wg1/IPCC_AR6_WGI_FullReport.pdf
- IPCC, (2022). *Climate change 2022: Impacts, adaptation, and vulnerability*.
https://report.ipcc.ch/ar6/wg2/IPCC_AR6_WGII_FullReport.pdf
- IPCC, (2022). *Climate change 2022: Mitigation of climate change*.
https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg3/downloads/report/IPCC_AR6_WGIII_FullReport.pdf
- Kemp, M. (2004). Betty Beaumont's Ocean landmark is in deep water. *Nature*, 431, 1039.
- Kretz, L. (2017). Emotional solidarity: Mourning environmental loss and empowering positive change. Dans A. Cunsolo et K. E. Landman (dir.), *Mourning nature: Hope at the heart of ecological loss and grief* (p. 258-291). McGill-Queen's University Press.
- Martin, B. (2005). Environmental education, activism and the arts. *Convergence*, 4(38), 33-50.
- Mellor, N. (1997). *Feminism and ecology*. Chichester, John Wiley & Sons.



- Neimanis, A. (2012). Hydrofeminism: Or, on becoming a body of water. Dans H. Gunkel, C. Nigianni et F. Söderbäck (dir.), *Undutiful daughters: Mobilizing future concepts, bodies, and subjectivities in feminist thought and practice*. Palgrave Macmillan.
- Orenstein, G. F. (1990). Artists as healers: Envisioning life-giving culture. Dans Diamond et G. F. Orenstein (dir.), *Reweaving the world: The emergence of ecofeminism*. Sierra Club Books.
- Orenstein, G. F. (2003). The greening of Gaia: Ecofeminist artists revisit the garden. *Ethics & the Environment*, 8(1), 103-111.
- Plumwood, V. (2002). *Environmental culture: The ecological crisis of reason*. Routledge.
- Raid, L. (2015). Val Plumwood: la voix différente de l'écoféminisme. *Cahiers du Genre*, 2(59), 49-72.
- Wildy, J. (2011). The artistic progressions of ecofeminism: The changing focus of women in environmental art. *The International Journal of the Arts in Society*, 6, 54-65.